

Lettre à Bert Theis

Discours du curateur Enrico Lunghi lors de l'inauguration de l'exposition *Building Philosophy – Cultivating Utopia* au Mudam Luxembourg le 29 mars 2019

Mesdames, Messieurs, chers amis,

Lorsque nous nous sommes connus, Bert et moi avons beaucoup dialogué par fax : chacune de ses lettres était une invitation à la réflexion. Pour le vernissage de ce soir, que j'aurais aimé vivre en sa présence, j'ai rêvé de pouvoir lui adresser ceci :

Cher Bert,

tu vois, j'ai tenu promesse, avec mon équipe – enfin, ce qu'il en reste¹ : l'exposition que nous avons commencé à imaginer, il y a près de quatre ans, s'ouvre ce soir au Mudam. Il s'en est passé des choses depuis cette après-midi où toi et moi avons ressenti le désir et la nécessité de montrer l'ensemble de ton travail dans ce musée luxembourgeois, dans l'espoir, comme toujours, que cela puisse stimuler l'imagination et la pensée de nos concitoyens.

Depuis, en effet, tu t'es dématérialisé² – au-delà de tes espérances, j'imagine –, moi j'ai quitté le musée pour ne pas devenir le larbin de ceux qui voulaient démonter le projet que j'avais mis en place avec mon équipe pendant huit années³, et la société en général s'applique, avec une violence accrue, à combattre les utopies concrètes comme celle que tu as initiée dans le quartier Isola à Milan et dont il y a tant de beaux mais fragiles exemples un peu partout.

Même si ta voix ne porte plus jusqu'à nous, à travers ton travail, tu continues de souligner l'importance et

la nécessité de ces alternatives à la folie dominante qui, elle, continue, de manière idiote, de croire à la croissance et au profit, et dont nous savons pertinemment qu'elle aura bientôt fait de cette belle planète bleue un désert inhabitable. Je sais bien que tu n'as jamais accepté de te taire et que tu as toujours dit les choses comme tu les pensais, comme tu les vivais.

Au lycée déjà, tu t'insurgeais contre un système qui favorisait les abus en donnant d'office aux enseignants une autorité sur les élèves : or, toi et moi savons que l'autorité réelle ne se confère pas, elle se gagne, par la conviction et l'adhésion, sinon, elle finit toujours par utiliser la violence pour s'imposer – il suffit de regarder ce qui se passe autour de nous en ce moment. Je sais que pour toi, l'enseignement était autre chose : il consistait à ouvrir les portes et les fenêtres par le savoir et donner à chaque élève les outils pour se fabriquer ses propres ailes. C'est la raison pour laquelle tu es devenu enseignant, et même lorsque, au milieu de ta vie d'adulte, tu as quitté le Luxembourg pour l'Italie, c'était encore pour enseigner, à ta manière. Et je suis heureux de voir ce soir un bon nombre de tes anciens étudiants venus de loin pour se retrouver autour de cette exposition. J'aurais beaucoup aimé entendre t'écrire : « Vi saluto tutti quanti, amici dell'Isola ! ». Je crois qu'ils sont nombreux à regretter tes cours.

Ce n'est pas par hasard si tu t'es engagé, tout jeune encore, dans la Ligue Communiste Révolutionnaire : c'est là que tu as trouvé les compagnons et l'énergie pour dénoncer les injustices flagrantes dans notre société, pour t'opposer à la guerre, pour te moquer de l'Eglise qui étouffait les consciences et imposait le silence – le temps vous a donné raison,

Enrico Lunghi

L'autorité réelle ne se confère pas, elle se gagne, par la conviction et l'adhésion, sinon, elle finit toujours par utiliser la violence pour s'imposer.

Enrico Lunghi était directeur artistique du Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain de 1996 à 2008 et directeur général du Mudam de 2009 à 2016. Il travaille aujourd'hui au SCRIPT (ministère de l'Education nationale) et à l'Université du Luxembourg.

—
L'image est la plus sûre alliée de l'illusion, son triomphe dans une société de divertissements et de mensonges était assuré.
 —

à voir le marasme dans lequel elle se retrouve aujourd'hui. Cela dit, je suis sûr que tu n'imaginais pas que les affiches que tu réalisais à l'époque se retrouveraient un jour dans un musée, mais cela devrait te réjouir : en les voyant côte-à-côte avec les œuvres que tu as créées par la suite, on se rend compte qu'il y a quelque chose de grand dans le travail que tu as fait. Il est entier, fidèle à tes convictions, sans compromissions, sans lâchetés : bien sûr, cela ne vous a pas toujours rendu la vie facile, à Mariette et à toi, mais je sais qu'elle en est aujourd'hui aussi fière que tu peux l'être toi-même.

Tes débuts en tant qu'artiste furent comme tous les débuts d'artiste : tu te cherchais.

Pourtant, on t'avait appris à admirer la peinture, aveuglément si j'ose dire, et avec une constance qui me paraît louche aujourd'hui – comme si pour être artiste, il fallait absolument savoir peindre – drôle d'idée au fond, qui ne s'est imposée dans nos sociétés qu'après le triomphe de l'industrialisation et de la bourgeoisie, au 19^e siècle, et qui a atteint nos provinces avec le retard habituel.

Nous nous sommes parfois demandé, toi et moi, ce que petits et grands bourgeois attendaient de ces tableaux accrochés au-dessus de leur canapé, jusqu'au jour où, en ayant lu *La société du spectacle* de Guy Debord, nous avons compris que ces tableaux, figuratifs ou abstraits, représentaient le monde que ceux là-mêmes qui les achetaient étaient en train de détruire – le monde de la beauté, le monde du silence, du geste et de la parole authentiques. Et parce que, probablement depuis l'époque de la grotte Chauvet, l'image est la plus sûre alliée de l'illusion, son

triomphe dans une société de divertissements et de mensonges était assuré.

Tu as alors fait de la peinture avec des concepts, avec du texte, du son, avec ton propre corps, avec un ordinateur, avec des photos, et même avec de l'ombre, pour t'éloigner le plus possible de l'objet d'art corruptible et pour être au plus proche du véritable esprit de l'art.

Dans ces années formatrices, tu tentais, sans pinceau et sans toile, de faire une peinture qui fasse comprendre ce que nous étions en train de regarder et qui puisse dire quelque chose de pertinent sur notre monde. Lorsque tu t'es quand même servi d'images, tu as réutilisé et réinterprété celles qui existaient déjà en y adjoignant des mots, afin d'ouvrir sur un abîme de questions, pas pour asséner des réponses.

On le voit bien dans la série des « Sandwiches », prise entre deux sections dans l'exposition qui s'ouvre ce soir, mais aussi dans les « Statements », que tu as réalisés bien plus tard pour ironiser sur la spéculation immobilière dans votre quartier et sur la propagande capitaliste de l'arrogante exposition internationale de Milan en 2015. Surtout, tu ne voulais plus contribuer à la pollution iconographique qui, avec les pollutions sonores et mentales sont des stratégies mortifères pour nous empêcher de voir et de penser que les couleurs artificielles du monde de l'argent et de la consommation ne sont que l'écran qui cache la réalité grise et triste qu'elles cannibalisent. Oui, du collage du mot et de l'image, tu as fait presque une philosophie.

Tu as illustré avec des scènes un peu surréalistes, inquiétantes mêmes, les poèmes de Gollo Steffen et l'une ou l'autre histoire politique ou philosophique, comme la *Parabole du réservoir d'eau* d'Edward Bellamy.

En 1984, tu as bien dû t'amuser à ajouter un chapitre luxembourgeois au chef-d'œuvre de George Orwell pour mettre en lumière le ridicule de ceux qui nous gouvernent : aujourd'hui, un tel travail serait déprimant, tant la politique n'est plus qu'un spectacle navrant et impuissant face au désastre à l'échelle mondiale dont elle est complice et qu'elle continue honteusement de nier. Si au moins, elle le faisait avec humour, mais les rares fois où elle fait rire, c'est bien involontairement, je le crains fort.

Après avoir fait ton deuil de la peinture, tu t'es surtout dédié à la création de situations réelles, dans lesquelles rien n'était simulé, dans lesquelles les spectateurs – ou plus précisément, les gens présents – n'avaient qu'à être eux-mêmes, observer et activer

From Fight Specific Isola to Isola Utopia, 2015 (détail). Photomontage de 6 photos
 Collection Mariette Schiltz



leurs propres capacités créatrices. C'est ainsi que tu as conçu *Potemkin Lock* pour la biennale de Venise en 1995 : quelle aventure ! Nous étions partis de rien et finalement, nous étions présents dans les Giardini avec une structure toute blanche qui ne représentait rien d'autre qu'elle-même, c'est-à-dire un faux pavillon national et un vrai lieu pour les gens ! On pouvait s'y reposer, ne rien faire, penser et regarder les autres qui eux aussi se reposaient, ne faisaient rien et pensaient – c'est exactement ce dont le monde d'aujourd'hui aurait le plus besoin.

A partir de là, travaillant sur les mêmes principes, tu as conçu d'autres pavillons, d'autres plateformes. Tes œuvres permettaient à ceux qui en faisaient l'expérience de s'élever, au sens propre comme au sens figuré. Elles étaient des « lieux » spécifiques, qui intégraient les contextes particuliers et impliquaient les gens qui vivaient sur place.

Ainsi, pour *Manifesta 2* à Luxembourg, tu t'es présenté comme subcurator – en hommage au subcommandante Marcos qui à l'époque combattait pour son peuple du Chiapas, au Mexique. On pouvait jouir du *Domaine de Marcel et Joseph*, dans l'*aquarium* du Casino, en compagnie de deux sympathiques mainates ; réfléchir sur la situation de l'art avec de jeunes artistes venus des quatre coins de l'Europe ; et voyager en bus sur fond de musique africaine jusqu'à la maison natale de Karl Marx à Trèves, pour rappeler que l'auteur du Manifeste communiste avait fourni à son époque une analyse pertinente sur les méfaits du capitalisme naissant, analyse qui aurait pu aider à éviter le monde que de plus en plus de gens rejettent aujourd'hui, sauf à Luxembourg me semble-t-il, qui en est le fer de lance le plus acéré.

Tu as aussi été invité à Münster, où la Plateforme Philosophique résumait toutes tes réflexions de l'époque. C'était joyeux de voir les gens s'approprier cette œuvre pour penser et danser. Si tu as pu la réaliser, c'est parce que tu étais entouré, en plus de Mariette, d'amis fidèles et compétents, sachant se mettre au service de la collectivité : je pense surtout à Rob Engel, et au musicien Ralph Ripinger, avec lesquels tu as réalisé plein d'autres projets. Tu serais très heureux de savoir que cette plateforme a trouvé aujourd'hui une place permanente à Belval, près de l'université, mais j'imagine que tu ne te ferais pas beaucoup d'illusions pour autant.

Si on voulait vraiment que les gens, la grande majorité des gens, s'approprient l'art – ce que l'on traduit faussement par « démocratiser la culture » - il faudrait leur fournir les outils intellectuels pour ce faire, et pour cela il faudrait changer radicalement l'enseignement, puis la société toute entière, pas se

contenter de simples palliatifs. Nous en sommes loin, mais je sais que tu as gardé l'espoir d'une révolution à venir, et que tu encouragerais tous ces jeunes qui aujourd'hui s'inquiètent de ne plus voir d'avenir à ce monde.

Rassure-toi, je ne vais pas dérouler le fil de tes œuvres et de tes convictions, l'exposition que nous inaugurons ce soir est là pour ça. Mais je suis sûr que cela te plairait qu'elle rappelle que, grâce à Christian Bernard, l'ancien directeur du Mamco à Genève, tu as pu installer des œuvres permanentes sur le tracé du tram à Strasbourg et à Paris. Pour la première, tu as ajouté un bananier sur la place de la République, ce qui est une façon de dire que les républiques ou les démocraties dont nous Occidentaux sommes si fiers ne sont pas moins ridicules que celles de certains pays tropicaux. Quant à la seconde, elle se trouve sur la place où Jean Jaurès a tenu un discours pacifiste en 1913 – peu avant cet autre désastre qu'était la Première Guerre mondiale.

Et je sais que tu as toujours été reconnaissant envers Hu Hanru, Charles Essche et Vasif Kortun, entre autres, qui t'ont permis de montrer tes travaux dans des biennales à Istanbul et jusqu'en Corée et à Taiwan. Au fond, ce qui t'as toujours intéressé, c'est d'être proche des gens, c'est pour cela que plus tu avançais dans ton parcours, moins tu as produit d'objets, et plus tu as travaillé à renforcer les relations sociales.

En t'appuyant sur la thèse de Marx sur la philosophie de Ludwig Feuerbach qui nous a alertés, il y a longtemps déjà, sur le danger de l'illusion, tu as utilisé l'art comme un outil pour transformer notre société, pas pour la représenter.

Ce n'est pas pour rien que tu as rejoint le comité *I Mille* pour militer contre les projets immobiliers qui allaient détruire en un clin d'œil les liens sociaux construits petit à petit dans le quartier qui était devenu le vôtre, à toi et Mariette. Vous avez fondé Isola Art center, un lieu de rencontres, de débats, et d'expositions, avec des citoyens, des artistes, des philosophes, des architectes et d'autres penseurs. Ce furent de belles années, pleines de joie, d'idées et de créations, même si vos propositions alternatives à la démente spéculative ont échoué. Mais, parce que vous avez utilisé les moyens de l'art – la beauté, la réflexion, la création, et surtout l'humour – vous n'avez pas fait cela en vain : à votre échelle vous avez apporté de l'espoir et de la confiance en l'humanité. À Isola Art Center, vous avez sans cesse dénoncé l'incurie des politiques, tout en faisant la fête, en chantant avec les gens du quartier et avec les artistes, pour montrer qu'un autre monde était

Tu as gardé l'espoir d'une révolution à venir, et que tu encouragerais tous ces jeunes qui aujourd'hui s'inquiètent de ne plus voir d'avenir à ce monde.

—
Toi, tu t'es toujours battu contre la communication qui voile la réalité et qui tue la parole vraie, contre l'art pour la représentation qui nie la vérité et qui assassine la véritable création
 —

possible. Quel plaisir de revoir dans cette exposition, la vidéo avec la chanson *Culture don't grow on trees* et cette autre où tu écrases un hamburger devant un *fastfood* à Milan.

Et à la fin, lorsque vous avez pratiquement été jetés dehors, qu'avez-vous fait ? Une révolte sanglante ? Coupé des têtes ? Non, vous avez créé un jardin ! Oui, le jardin Isola Pepe Verde continue de vivre comme utopie concrète, et l'usine autogérée RiMaflo aussi, prouvant que patrons et actionnaires ne sont pas indispensables au bon fonctionnement des entreprises, bien au contraire. C'est pour cela que ces utopies sont féroce­ment combattues par le pouvoir. Ton travail tout entier portait sur le réel, et à Milan, tu as pu t'y confronter d'une manière directe, parfois difficile c'est vrai, mais entouré de gens qui réfléchissaient et qui agissaient sans compromis.

En prenant quelque distance avec le Luxembourg, tu t'es rendu compte que le décalage entre la vraie vie et ce que les politiciens et les médias en disent est tout simplement immense : c'est peut-être parce que les esprits sont déjà façonnés comme des marques, que le *nation branding* fonctionne tellement bien ici. Si tu croises le fantôme de Gilbert Trausch dans l'improbable éther dans lequel il doit baigner comme toi, j' imagine que tu lui suggérerais d'ajouter une section à sa fameuse exposition, cela donnerait aujourd'hui : « Luxembourg, de l'Etat à la nation à la boîte de communication ».

Oui, car même certaines institutions culturelles préfèrent désormais la communication aux contenus et à la réflexion. Qui sait, ce brave Gilbert aura peut-être un sourire triste. Toi, tu t'es toujours battu contre la communication qui voile la réalité et qui tue la parole vraie, contre l'art pour la représentation qui nie la vérité et qui assassine la véritable création : ton travail tout entier s'oppose à la société du spectacle dont l'acte final pourrait être une barbarie générale déclenchée par l'intelligence artificielle ou une guerre d'extinction entre spéculateurs du *space mining*.

Mais je vais te laisser maintenant, cher Bert, tu as une éternité de néant devant toi, alors qu'au Mudam il y a le public dont il faut s'occuper et plein d'actions artistiques autour de l'exposition, ce qui te ferait bien plaisir, j'en suis sûr. Je passerai tes remerciements à tous ceux qui ont participé à cette aventure et qui ont fait en sorte que tes travaux soient montrés : d'abord mon ancienne équipe – enfin, ce qu'il en reste - et en particulier Christophe Gallois, Marion Vergin, Véronique de Alzua et Boris Reuland, ainsi que tous les nouveaux que je connais peu ou pas.

Je dirai un grand merci aussi à celles et ceux qui ont aidé, d'une manière ou d'une autre, à réaliser cette exposition : elle a engendré l'enthousiasme et l'engagement collectif qui toujours permettent de réaliser bien plus qu'une action en solitaire, ce que tu nous as appris à faire avec ta force tranquille habituelle. Tous tes compagnons d'Isola Art Center s'y sont mis, ainsi que tes étudiants et amis, en particulier Angelo, Edith, Daniele et Giuliano ; je ne peux pas citer tout le monde, mais je sais que tu les portes tous dans ton cœur. Si tu étais ici, tu verrais Jo Kox aussi, dans ses nouvelles fonctions, et tu le remercieras d'avoir toujours soutenu les artistes, depuis que nous nous sommes lancés ensemble dans cette folle et merveilleuse aventure du Casino. Enfin, l'exposition doit énormément à ton fidèle et infatigable ami Rob Engel – la plupart des réalisations visibles dans l'exposition n'auraient pas vu le jour sans ses compétences techniques et sa volonté de fer – je le remercierai chaleureusement pour toi. Et puis, bien sûr, il y a Mariette, mais pour elle je me passerai de paroles.

Toi, après avoir appris à piloter dans tes dernières années parmi nous, tu t'es envolé pour toujours, mais beaucoup trop tôt : tu nous manques beaucoup ici.

Post scriptum : si tu croises aussi les fantômes de Marcel Duchamp et d'Yves Klein, dis-leur que nous faisons tout pour voir la vie en Rrose sur fond d'un bleu infini.

Je sais que Bert n'entend pas ces paroles, mais pour lui, pour les utopies concrètes qui s'opposent à l'ina­nité du modèle dominant en train de détruire la beauté de ce monde, et jusqu'à leur inaccessible victoire, je continuerai à dire ce qui me semble juste de dire et à parler de son travail.

Merci. ♦

- 1 Ceci fait référence au fait qu'une partie de l'équipe a démissionné en raison notamment de la mauvaise ambiance qui s'est installée progressivement depuis le départ de Enrico Lunghi en décembre 2016, comme le constate une lettre anonyme écrite par un membre du personnel et discutée dans la presse (voir entre autres <https://www.wxxx.lu/tag/lettre-anonyme>, dernière vérification : 16 avril 2019).
- 2 Bert est décédé le 14 septembre 2016.
- 3 Pour un récit complet voir Catherine Gaeng, *Lynchage médiatique et abus de pouvoir – Chronique de l'affaire Lunghi-RTL-Bettel*, auto-édition, 2018.